Vincent Vandist

UN BEAU JOUR POUR MOURIR...

Acrodacrolivres

Vincent VANDIST

Un beau jour pour mourir…

ROMAN

. . . À WOUNDED KNEE

PROLOGUE

Pine Ridge, Dakota du Sud, août 2012

Je roulais depuis plusieurs heures dans le sillage de Ianis lorsqu'une douleur familière me vrilla le visage. La cicatrice héritée de l'enfance mettait ma joue en feu, comme chaque fois que la faucheuse rôdait dans les parages. Au loin se profilait le mémorial de Wounded Knee.

Cette première cicatrice... La plus profonde, la plus douloureuse, la plus laide ? Celle qui a ouvert la porte de mon âme ? Il m'est facile de rejeter sur l'accident les foudres de mon mal-être, sur cette balafre informe la présence de mes pulsions autodestructrices, sur cette douleur vibrante mon impuissance à vivre sereinement, à aimer sans regret, à pleurer sans remords ; à oublier.

J'ai dix ans. Je gémis dans le fossé, incapable de bouger. J'essuie la pluie d'un revers de la main. La pluie est rouge... Comme les lumières qui clignotent dans un ballet lancinant. Ma mémoire est aussi brouillée que ma vue...

Je somnolais dans la voiture. Papy et Mamy m'avaient emmenée au zoo. J'avais réclamé ce cadeau d'anniversaire à corps et à cris. À cet âge-là, j'avais encore envie de m'émerveiller. Aujourd'hui...

Nous revenions donc de ce moment magique, celui où l'on croit qu'une bonne fée vous a prise par la main pour ne plus jamais vous lâcher. Mamy conduisait ; l'orage grondait ; j'avais peur ; j'ai crié, peut-être. Elle s'est retournée. Je me souviens de la

voiture qui tangue, d'un bruit de tôle froissée et du paysage qui tourne… Le choc suspend le temps sur le sol frais et mouillé… La pluie est rouge… Je suis seule… Trop seule…

Ianis descendit les vitesses et le rugissement du moteur de sa Harley évacua mes souvenirs douloureux. Elle s'arrêta près d'une Dodge autour de laquelle s'agglutinaient quelques jeunes. Elle plongea son regard dans celui d'une fille assise sur le capot, les pieds nus reposant sur le parechoc. Son jean montrait des signes de défaillance et son tee-shirt blanc collait à la dentelle discrète de son soutien-gorge. Elle buvait une bière chaude au goulot.

Je me perdais dans la plaine. L'endroit m'évoquait une sensation de déjà-vu, ajoutant à mon malaise.

– Oh, Marie ! Tu rêves ? me lança Ianis, délaissant à contrecœur les yeux bleu pétrole de la fille à l'indifférence feinte.

Wounded Knee… La fin du voyage.

Is a dream a lie, if it don't come true, or is it something worse that sends me down to the river ?[1]

Bruce Springsteen – The River

Notre seule manière d'être humains est d'être Indiens.[2]

Jimmie Durham

[1] Un rêve est-il un mensonge s'il ne se réalise pas, ou est-ce quelque chose de pire qui me ramène à la rivière ?

[2] In E. Marienstras, *La résistance indienne aux États-Unis*, folio histoire Gallimard Julliard, 2014, p. 253.

1

Niagara Falls, Ontario, juillet 2012

Je m'appelle Marie. Marie Moon. Enfin… Pour être tout à fait précise, mon nom complet est Marie Yaundeeshaw Maniwaki-Moon. Certains aiment la précision ; moi, je m'en fous un peu.

Yaundeeshaw est un mot wendat qui signifie « Lune ».

L'héritage après la mort de mon grand-père paternel, la découverte qu'il n'était pas l'affreux bonhomme que je croyais et les tentatives d'assassinat dont j'avais été victime m'avaient pas mal ébranlée. Comme si cela ne suffisait pas, j'étais préoccupée par la nature des sentiments que j'éprouvais pour Ianis. J'espérais que notre périple m'aiderait à comprendre ce lien et les visions qui l'accompagnaient. Je n'imaginais cependant pas à quel point ce voyage allait me bouleverser.

La pièce empestait la transpiration et la lessive, étrange mélange accentué par la canicule. La machine destinée à changer la monnaie avait fait long feu et les sièges devaient avoir vu défiler une armée de ménagères fatiguées et de mères de famille fauchées depuis l'invention de la lessiveuse électrique dans les années 20.

J'étais hypnotisée par le mouvement imprimé au linge. Il semblait lutter pour éviter la noyade et, à chaque série de tours surgissait un pantalon, un foulard, une chemise… agitant son lot de souvenirs. Avignon, Paris, Montréal, New York s'échappaient ainsi du tambour pour évoquer en une demi-seconde

un pan de ma vie. Une vie livrée au chaos, liée à l'inéluctable fin. Dans moins d'un mois, j'aurais vingt-quatre ans, mais il me semblait parfois en avoir vingt de plus.

L'essorage débuta enfin, de plus en plus rapide. Bientôt, je ne distinguais plus rien que la rotation effrénée. Le paysage défila devant mes yeux sans regard.

Sitôt ma blessure guérie, j'avais quitté Saint-Alexis-des-Monts, à quelque cent quarante kilomètres au nord de Montréal, en compagnie de Ianis Dalmas, mon amie d'enfance, ma meilleure amie, ma sœur. Le motel dans lequel nous étions descendues dans l'Ontario ne payait pas de mine et me changeait des hôtels de luxe fréquentés quelques mois plus tôt.

Je ne le regrettais pas, la situation étant sans doute plus juste, plus proche de ce qu'aurait dû être ma vie. Celle que j'imaginais avant de basculer vers l'existence usurpée des affaires, de l'argent et des secrets de famille ayant entraîné la mort, avec ou sans intention de la donner. Depuis l'arrestation de Howard Johnson, le numéro deux du groupe Valleborne dont je suis présidente – même si j'ai encore beaucoup de mal à m'y faire – les journalistes cherchaient par tous les moyens à obtenir une interview et, surtout, à savoir pourquoi cet homme compétent et respecté avait tenté de m'assassiner. Je frémis en revoyant l'Américain m'ajuster de son arme dans ce vaste jardin succombant sous l'orage. Sans l'intervention du commandant Landry, la balle aurait fini sa course en plein cœur, et non dans mon bras.